

On a coutume de réunir les noms de Brentano et d'Arnim, à cause de leur livre de *l'Enfant au cor merveilleux* qu'ils ont publié ensemble, et je ne veux pas les séparer. Le dernier mérite notre attention à un plus haut degré. Louis-Achim d'Arnim est un grand poète, et une des têtes les plus originales de l'école romantique. Les amateurs du fantastique prendront plus de goût à ses œuvres qu'à toutes celles des autres écrivains allemands. Il surpasse en cela Hoffmann autant que Novalis; il savait vivre encore plus intimement dans la nature que celui-ci, et pouvait conjurer des spectres encore plus terribles que ceux d'Hoffmann. Souvent, quand je regardais Hoffmann, il me semblait qu'il s'était échappé, en chair et en os, d'un des ouvrages d'Arnim. Cet écrivain est resté complètement inconnu pour le public, et il n'a de réputation que parmi les littérateurs; mais ces derniers, tout en reconnaissant son mérite infini, ne lui ont jamais rendu publiquement la justice qu'il mérite, et quelques-uns même ont parlé de lui avec dédain. Il n'est pas besoin de dire que ce sont précisément ceux qui ont imité sa manière. On pourrait leur appli-

quer ce mot de Steevens au sujet de Voltaire, qui parlait avec mépris de Shakspeare, après s'être servi d'Othello pour composer son Orosmane : « Ces gens-là ressemblent à des voleurs qui mettent le feu à la maison où ils ont volé. » Pourquoi M. Tieck n'a-t-il jamais convenablement parlé d'Arnim, lui qui sait dire de si belles choses sur tant de mauvaises œuvres insignifiantes ? MM. Schlegel ont également gardé le silence sur Arnim. Ce n'est qu'après sa mort qu'il obtint une notice biographique d'un compagnon de l'école. Je crois que la renommée d'Arnim ne put jamais s'élever bien haut, parce qu'il était resté encore beaucoup trop protestant pour ses amis du parti catholique, et parce que, d'un autre côté, le parti protestant le tenait pour un crypto-catholique. Mais pourquoi le public l'a-t-il repoussé ? le public, pour qui ses romans et ses nouvelles se trouvaient placés dans chaque salon de lecture ? Hoffmann eut le même sort quant à la presse littéraire. Il ne fut presque pas parlé de lui dans nos gazettes et nos feuilles esthétiques, la haute critique observa un dédaigneux silence à son égard ; mais toutefois il fut généralement lu. Pourquoi le public allemand négligea-t-il Arnim, un écrivain dont l'imagination était si vaste et embrassait tant de choses, dont l'âme était empreinte d'un sentiment si profond, et qui possédait à un si haut degré le don de peindre ? Quelque chose manquait à ce poète, et ce quelque chose était justement ce que le public cherche dans les livres, la vie. Le peuple exige que les écrivains éprouvent avec lui ses



passions de tous les jours ; qu'ils lui tirent de leur propre sein des sensations agréables ou pénibles ; en un mot, le peuple veut être ému. Arnim ne pouvait pas contenter ce besoin. Ce n'était pas un poète de la vie, mais de la mort. Dans tout ce qu'il écrit, c'est comme un mouvement d'ombres ; les figures s'agitent ; elles remuent leurs lèvres comme si elles parlaient, mais on voit seulement leurs paroles, on ne les entend pas. Ces figures sautent, courent, se renversent sur la tête, s'approchent de nous mystérieusement, et nous insinuent à l'oreille qu'ils sont morts. Un tel spectacle serait trop douloureux et accablant, n'était la grâce qu'Arnim répand sur toutes ces compositions, et qui ressemble au sourire d'un enfant, mais d'un enfant mort. Arnim sait peindre l'amour, quelquefois aussi la sensualité, mais nous ne pouvons sentir ces choses avec lui ; nous voyons de belles formes, des seins agités, des hanches arrondies, mais un froid linceul enveloppe tous ces corps. Quelquefois Arnim est caustique, et l'on ne peut se défendre de rire, mais c'est comme si la mort nous chatouillait du bout de sa faucille. D'ordinaire, Arnim est sérieux, sérieux comme un Allemand mort la veille. Un Allemand vivant est déjà cependant une créature suffisamment grave. Mais un Français ne peut se figurer combien nous sommes sérieux après notre mort, nous autres Allemands ; nos figures sont alors encore plus longues que de coutume, et les vers qui dinent à nos dépens deviennent tout mélancoliques rien qu'à nous voir. En France, on se fait

une idée effroyable du sérieux terrible d'Hoffmann, mais c'est un jeu d'enfant en comparaison du sérieux d'Arnim. Quand Hoffmann conjure ses morts, lorsqu'ils sortent de leurs tombeaux et dansent autour de lui, il tremble lui-même d'effroi ; il danse au milieu d'eux et il fait les plus affreuses grimaces. Mais Arnim conjure ses morts comme un général passe une revue ; il est assis sur son grand cheval-spectre, et fait défiler avec sang-froid les effroyables bataillons qui le regardent avec respect et semblent le redouter. Pour lui, il se contente de les saluer d'un air affable.

Louis-Achim d'Arnim naquit en Brandebourg l'an 1785, et mourut l'hiver de 1830. Il écrivit des compositions dramatiques, des romans et des nouvelles. Ses drames sont remplis de poésie intime, et particulièrement une pièce intitulée *le Coq de bruyère*. La première scène ne serait pas indigne du plus grand poète. Comme l'ennui le plus accablant est fidèlement représenté avec une incroyable vérité ! L'un des trois fils naturels du défunt landgrave est assis tout seul dans un coin de l'immense salle du château abandonné. Il se parle à lui-même en bâillant, et se plaint que ses jambes poussent et deviennent toujours plus longues sous la table, et que le vent froid du matin siffle entre ses dents. Son frère, le bon Franz, arrive lentement, vêtu des habits de feu son père, qui lui sont beaucoup trop larges ; et il songe avec tristesse, qu'autrefois, à pareille heure, il aidait son père à s'habiller ; il se rappelle que le landgrave lui jetait



souvent un croûton qui était trop dur pour ses vieilles dents, et lui donnait de temps en temps un coup de pied avec humeur. Ce dernier souvenir touche le bon Franz jusqu'aux larmes, et il se plaint amèrement que son père soit mort et ne puisse plus lui donner de coups.

Les romans d'Arnim se nomment *les Gardiens de la Couronne* et *la Comtesse Dolores*. Le premier de ces romans a aussi un magnifique début. La scène est au haut de la tour de vigie de Waiblingen, dans la petite chambre du gardien et de sa digne et grosse femme, mais qui n'est pas aussi grosse qu'on le croit en bas dans la ville. En effet, on la calomnie en disant qu'elle est devenue si corpulente dans sa tour, qu'elle ne peut plus descendre l'étroit escalier tournoyant, et que, ne pouvant sortir, elle a été obligée, après la mort de son premier mari, le vieux gardien, d'épouser le nouveau tourier. La pauvre femme s'affligeait fort de ces méchants propos, et elle ne pouvait descendre l'escalier, uniquement parce qu'elle avait des vertiges. — Le second roman d'Arnim, *la Comtesse Dolores*, offre encore une brillante entrée en scène, et l'auteur y peint admirablement la poésie de la pauvreté, et, de plus, la pauvreté noble dont il souffrait lui-même alors, et qu'il a souvent choisie pour son thème. Quel maître que cet Arnim, dans la peinture de la destruction ! Je crois toujours voir devant mes yeux le château désert de la jeune comtesse Dolores, qui semble encore plus ruiné, à cause du riant goût italien dans lequel le vieux comte l'a bâti, mais sans l'achever.

Le château est une ruine moderne, le jardin est complètement désert, les allées de buis taillés sont tombées dans un désordre sauvage; les arbres poussent au hasard et projettent leurs branches sur le chemin; les oliviers et les lauriers rampent douloureusement sur le sol; les belles fleurs exotiques sont entourées de plantes gourmandes; les statues sont tombées de leurs socles, et deux petits mendiants, assis à califourchon sur une Vénus de marbre tombée au milieu du gazon, la fouaillent avec des chardons. Lorsque le vieux comte revient dans son château après une longue absence, la conduite singulière de ses gens, et surtout de sa femme, le frappe vivement. Il se passe beaucoup de choses bizarres, et surtout à table. Cela vient sans doute de ce que la pauvre femme est morte de chagrin, comme tout le reste de la domesticité du château, qui est morte aussi depuis longtemps. A la fin cependant, le comte semble s'apercevoir qu'il se trouve parmi des spectres, et, sans en rien témoigner, il se remet silencieusement en route.

De toutes les nouvelles d'Arnim, la plus précieuse, ce me semble, est *Isabella d'Égypte*. Là il nous montre la vie aventureuse des Zigeuner, qu'on nomme en France Bohémiens et aussi Égyptiens. Là vit et respire ce rare et merveilleux peuple avec ses visages bruns, ses yeux doux et prophétiques, et ses douloureux secrets. Une joie tumultueuse et bruyante cache une profonde et mystique mélancolie. D'après une légende qui est racontée de la façon la plus aimable dans cette nouvelle, les



Zigeuner sont condamnés à errer un certain temps par le monde, pour expier la dureté inhospitalière avec laquelle ils repoussèrent la sainte mère de Dieu, lorsque jadis, en Égypte, elle vint leur demander asile pour une nuit. Dans le moyen âge, on n'avait pas encore une philosophie catholique, et il fallait bien employer la poésie pour justifier les lois les plus indignes et les plus cruelles. Mais les lois du moyen âge ne furent plus barbares envers personne qu'envers les Zigeuner. Dans certains pays, elles permettaient de pendre un Zingaro sans procédure et sans jugement, sur un simple soupçon de vol. Ce fut ainsi que fut pendu, bien qu'innocent, leur chef Michaël, nommé le duc d'Égypte. La nouvelle d'Arnim commence par cette triste circonstance. Les Zigeuner ont descendu de la potence leur duc mort; ils lui ont mis son rouge manteau de prince sur les épaules; ils ont placé la couronne d'argent sur sa tête, et l'ont jeté dans les eaux de la Schelde, bien convaincus que le fleuve compatissant le ramènera dans sa patrie, dans le pays chéri d'Égypte. La pauvre princesse bohémienne Isabella, sa fille, ne sait rien de cette affreuse histoire. Elle habite seule une maison en ruines sur les bords de la Schelde. Une nuit, elle entend l'onde murmurer d'une façon singulière, et elle voit tout à coup son père sortir à demi du fleuve; il est pâle et blême, le vêtement pourpre des morts le couvre, et la lune jette sa clarté chagrine sur la couronne d'argent qui brille sur sa tête. Le cœur de la pauvre enfant est près de se briser; elle

veut en vain retenir le corps de son père ; il flotte paisiblement au large vers la belle Égypte, où l'on attend son arrivée pour l'ensevelir, conformément à son rang, sous une des plus hautes pyramides. Rien n'est plus touchant que le repas funèbre par lequel la jeune fille honore la mémoire de son père. Elle étend un voile blanc sur une grande pierre dans les champs ; elle place des mets et du vin, et mange solennellement. L'excellent Arnim est toujours attendrissant lorsqu'il nous parle des Zigeuner, auxquels il a voué une constante compassion dans plusieurs de ses ouvrages, entre autres dans la conclusion du *Cor merveilleux*, où il prétend que nous devons aux Bohémiens d'immenses bienfaits, et surtout la plupart de nos médecines. Nous les avons payés d'ingratitude et persécutés cruellement. Il se plaint que tout leur amour pour nous ne leur a pas valu une patrie, et il les compare, sous ce point de vue, aux petits nains dont parle une de nos légendes, qui apportaient tout ce qui était nécessaire aux festins de leurs ennemis, mais qu'on battit et qu'on chassa du pays à cause de quelques pois qu'ils prirent dans un champ. Ce fut un triste spectacle que la vue de toutes ces petites gens galopant pendant la nuit sur le pont, défilant comme un troupeau de brebis, et forcés chacun de déposer en partant une petite pièce de monnaie, jusqu'à ce qu'ils en eussent rempli une tonne.

Une traduction d'*Isabella d'Égypte*, ne servirait pas seulement à donner aux Français une idée des écrits



d'Arnim, mais elle leur apprendrait que toutes les terribles, épouvantables, cruelles et fantastiques histoires qu'ils ont tirées, dans ces derniers temps, avec tant de peine, de leurs cerveaux, ne sont, comparées aux compositions d'Arnim, que les rêves roses du matin d'une danseuse de l'Opéra. Dans toutes les histoires de spectres français, mises ensemble, on n'a pas réuni autant d'idées à faire frissonner que dans un certain carrosse qu'Arnim fait voyager de Brake à Bruxelles, et où se trouvaient assis, l'un près de l'autre, les quatre personnages suivants :

1<sup>o</sup> Une vieille bohémienne, qui est en même temps sorcière. Elle ressemble au plus joli des sept péchés mortels, et étincelle dans un magnifique costume de brocard d'or et de soie.

2<sup>o</sup> M. Peau-d'ours, un mort qui a quitté son tombeau pour gagner quelques ducats, et qui s'est engagé pour sept ans en qualité de domestique. C'est un gras cadavre, qui porte une redingote de peau d'ours blanc, dans laquelle il gèle.

3<sup>o</sup> Un golem, à savoir une figure d'argile, qui est pétrie dans la forme d'une jolie femme, et qui se conduit comme une jolie femme. Sur son front, caché sous des boucles de cheveux noirs, est écrit en lettres hébraïques le mot *vérité*, et quand on l'efface, toute la figure tombe inanimée et redevient argile.

4<sup>o</sup> Le feld-maréchal Cornélius Népos, qui n'est pas parent du célèbre historien de ce nom, et qui ne peut

même se dire d'une origine bourgeoise, car il est de naissance une racine, une racine que les Français nomment mandragore. Cette racine croît sous l'échafaud, là où ont coulé les larmes équivoques d'un pendu. Elle poussa un effroyable cri lorsque la belle Isabella l'arracha de la terre à minuit. Cette plante ressemble à un nain, seulement elle n'a ni yeux, ni bouche, ni cheveux. La charmante fille lui mit sur le visage deux grains d'orge noirs et une fleur d'églantier rouge, d'où il sortit une bouche et des yeux, puis elle éparpilla un peu de millet sur la tête du petit homme, et il poussa des cheveux, un peu crépus, il est vrai. Elle berça le monstre dans ses bras blancs ; quand il gémissait comme un enfant, elle le baisait si fort de ses lèvres de rose, qu'elle lui fit presque sortir de la tête ses yeux de grains d'orge, et elle le gâta tellement qu'il voulut à toute force être feld-maréchal. Il fallut le couvrir de ce brillant uniforme, lui conférer ce noble titre : et c'était lord Wellington en miniature.

Ne sont-ce pas là quatre personnes bien distinguées ? Vous aurez beau piller la Morgue, les Charniers, la Cour des Miracles et toutes les maladreries du moyen âge, vous n'assemblerez pas une si bonne compagnie que celle qui se trouve dans ce seul carrosse, roulant sur la route de Bruxelles. O spirituels Français, vous devriez reconnaître que le terrible n'est pas votre genre, et que la France n'est pas un sol propre à produire des spectres de cette nature ! Quand vous conjurez des fantômes,



nous ne pouvons nous empêcher de rire. Oui, nous autres Allemands, qui savons demeurer sérieux en face de vos plus joyeuses facéties, nous nous livrons à la gaieté la plus folle en lisant vos histoires de revenants, car vos revenants sont toujours des spectres français. Spectre français ! quelle contradiction dans ces paroles ! Dans ce mot *spectre*, il y a tant d'isolement, de grondement, de silencieux, d'allemand, et, dans ce mot *français*, tant de sociabilité, de gentillesse, de babil et de français ! Comment un Français pourrait-il devenir un spectre, et comment un spectre pourrait-il exister à Paris ? à Paris, dans le foyer de la société européenne ! Entre minuit et une heure, qui est, de toute éternité, le temps assigné aux spectres, la vie la plus animée se répand encore dans les rues de Paris ; c'est en ce moment que retentit à l'Opéra le bruyant finale ; des bandes joyeuses s'écoulent des Variétés et du Gymnase, et tout rit et saute sur les boulevards, et tout le monde court aux soirées. Qu'un pauvre spectre errant se trouverait malheureux dans cette foule animée ! et comment un Français, même s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire pour le métier de revenant, quand la gaieté populaire le cernerait de toutes parts ? S'il y avait réellement des spectres à Paris, je suis convaincu que les Français, sociables comme ils le sont, se lieraient entre eux même comme revenants, qu'on verrait bientôt se former des réunions de spectres, se fonder un café des morts, une gazette des morts, une Revue de Paris morte, et

qu'on recevrait des invitations à des soirées de morts, où l'on fera de la musique.

Je suis certain que les morts s'amuseraient beaucoup plus à Paris que les vivants ne s'amusez chez nous. Quant à moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité de spectre, je ne craindrais plus la mort. Je prendrais seulement mes mesures pour être enterré au Père-Lachaise, afin de pouvoir faire mes apparitions à Paris entre minuit et une heure. Quelle heure délicieuse ! Et vous, mes compatriotes ; quand vous viendrez à Paris après ma mort, et que vous verrez mon spectre errer la nuit par les rues, ne vous effrayez pas ; je ne serai pas un revenant terrible, à la triste manière allemande, mais un spectre parisien qui revient pour son plaisir.

Pauvres écrivains français qui conjurez des fantômes, vous me faites l'effet d'enfants qui se mettent des masques devant le visage pour se faire peur les uns aux autres. Ce sont des masques graves et terribles, mais à travers les trous des yeux on aperçoit de joyeux regards d'enfants. Nous autres Allemands, nous montrons quelquefois, au contraire, des yeux de mort à travers un aimable masque juvéline. Vous êtes un peuple élégant, sociable, aimable, raisonnable et vivant ; et ce qui est beau, noble et humain est seulement de votre domaine. C'est ce que vos anciens écrivains avaient parfaitement compris, et vous autres écrivains modernes, vous finirez par le comprendre aussi. Renoncez aux spectres et aux choses terribles. Laissez-nous, à nous autres



Allemands, toutes les horreurs du délire, les rêves de la fièvre et le royaume des esprits. L'Allemagne est un pays convenable pour les vieilles sorcières, les peaux d'ours morts, les golems de tout sexe, et surtout pour des feld-maréchaux comme le petit Cornélius Népos. Ce n'est que de l'autre côté du Rhin que de tels spectres peuvent réussir; la France ne sera jamais un pays pour eux. Lorsque je me mis en route pour venir en France, mes spectres m'accompagnèrent jusqu'à la frontière. Là, ils prirent tristement congé de moi; car la vue du drapeau tricolore dissipe les spectres de toute espèce.

Oh! que je voudrais m'établir sur la flèche du clocher de Strasbourg, en tenant dans une main un drapeau tricolore qui flotterait jusqu'à Francfort. Je crois qu'en déroulant ce drapeau béni sur ma chère patrie, et prononçant les véritables paroles d'exorcisme, les vieilles sorcières s'envoleraient sur leurs manches à balai, la froide race servile des peaux-d'ours rentrerait dans sa tombe, les golems tomberaient en poudre, le feld-maréchal Cornélius Népos retournerait dans le lieu d'où il est venu, et toute l'apparition se dissiperait pour jamais.

